

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 3 (1858)
Heft: 17

Artikel: D'une descente des Français en Angleterre [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-328621>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par F. LECOMTE, capitaine d'état-major fédéral.

N° 17

Lausanne, 18 Septembre 1858

III^e Année

SOMMAIRE. — Une descente des Français en Angleterre (*Suite*). — Rapport de la commission chargée par la section vaudoise de la Société militaire fédérale de l'examen du fusil Prélat-Burnand, avec un tableau et deux planches. — Rassemblement de troupes du Luciensteig. — Chronique.

D'UNE DESCENTE DES FRANÇAIS EN ANGLETERRE.

(*Deuxième article.*¹)

Ce que nous avons indiqué dans notre précédent numéro suffit à montrer que les descentes maritimes en général offrent, dans nos temps modernes, d'immenses difficultés. Quant à une descente en Angleterre, elle exigerait, pour qu'on pût en espérer le succès, des conditions de nature à la rendre impossible. On en verra tout à l'heure la démonstration.

Dans l'antiquité, de telles entreprises étaient moins chanceuses. Les navires n'ayant pas à craindre des projectiles destructeurs et allant à la rame, étaient plus légers ; ils mouillaient à peu près partout, remontaient très haut les rivières, et servaient à la fois de bâtiments de transport et de bâtiments de guerre. A part quelques cas de feux grégeois, ils n'eurent guère à redouter que les vents et les abordages. Aussi l'on a vu, dès les temps les plus reculés jusqu'à la fin du moyen-âge, depuis les Perses jusqu'aux Normands, un grand nombre d'expéditions côtières réussir.

Mais depuis l'usage du canon, il ne pouvait plus en être de même. Les troupes de débarquement durent être placées sur des navires plus résistants et armés eux-mêmes, ou bien les transports légers durent être soutenus par des navires de guerre. De là ces flottes de citadelles mouvantes, garnies d'une centaine de bouches à feu et d'un nombre important d'accessoires. Mais avec de tels armements, nécessitant de longs préparatifs, des approvisionnements considérables, des bâtiments de guerre en plus grand nombre et de diverse nature, les difficultés de toute expédition, pour y amener l'unité indispensable, augmentèrent proportionnellement. Les vents seuls suffirent plus d'une fois à

¹ Voir notre précédent numéro.

éparpiller et à détruire de telles flottes, dont les bâtiments disparates ne pouvaient également bien tenir la mer. Le temps qu'on était obligé de perdre à les rallier, dans un moment critique, donnait à l'adversaire celui de se prémunir, de telle sorte que l'expédition se réduisait d'abord à une bataille navale, dans laquelle l'ennemi en défensive, libre de bâtiments de transport et d'autres *impedimenta*, avait l'avantage d'une plus grande légèreté dans les manœuvres et d'un plus grand nombre d'objectifs à frapper. En tout cas, les surprises avec de grandes masses étaient devenues, par ces raisons, presque impossibles, contre des Etats quelque peu vigilants et possédant une marine respectable.

On a bien pu, et l'on pourrait mieux encore à l'avenir, opérer un heureux coup de main contre un petit Etat, ou contre une colonie éloignée, ou contre une partie excentrique d'un grand Etat; mais contre une côte fortifiée et faisant partie du territoire central d'une grande puissance maritime, une entreprise pareille ne saurait ni réussir d'emblée, sans le concours le plus heureux de circonstances exceptionnelles, ni aboutir à un résultat sérieux. Il a fallu et il faudrait auparavant, pour l'ordinaire, livrer bataille sur mer et sur terre; sur mer avec embarras de troupes et de transports inutiles; sur terre avec la perspective, derrière soi, d'un pénible rembarquement en cas de revers; c'est-à-dire, dans les deux cas, avec des chances très défavorables.

Telles sont les principales complications qui, jusqu'ici, ont accompagné toutes les expéditions maritimes et ont amené les défaites que nous avons signalées.

Mais, dira-t-on, il s'agit à l'avenir d'un système tout différent. Les progrès des sciences mécaniques, physiques, chimiques, et leurs applications aux armements; la vapeur, les télégraphes, les gros calibres, les canonnières, les batteries flottantes, les vaisseaux-masses, les machines Jacobi, les obus Martin, viennent changer tout ce qui existait précédemment. On marche bien plus vite; on détruit bien plus rapidement; en quelques heures on traverse la Manche, en quelques instants on ruine un bastion. Tout cela est à peu près vrai, mais il ne faut pas oublier que les bénéfices de ces progrès sont offerts à la défense aussi bien qu'à l'attaque.

Si l'on doit, en effet, admettre que les inventions modernes faciliteront les mouvements stratégiques et apporteront quelques modifications à la tactique, sur mer comme sur terre, il faut reconnaître aussi que ces avantages seront la propriété, non d'un seul, mais de tous les lutteurs, et qu'ils profiteront surtout à ceux qui, en offensive ou en défensive, sauront le mieux les utiliser d'après les grandes règles de l'art de la guerre. La pratique de ces règles, avec ou sans le secours

de la vapeur des deux côtés, assurera toujours la victoire à celui qui les suivra le mieux. Le but reste le même ; les moyens seuls varient. Il s'agira toujours, pour les uns et pour les autres, d'amener au point décisif des forces supérieures à celles de son adversaire, de savoir choisir ce point décisif et s'y diriger, de manière à obtenir le plus de chances, tout en courant le moins de risques.

Une vitesse de locomotion et une efficacité de feux plus grandes offriront, à la vérité, des moyens plus prompts d'atteindre à ces résultats, mais ne fourniront pas nécessairement ces résultats eux-mêmes. Ce seront des ressources plus vives, mises au service de l'un et de l'autre camp ; plus puissantes dans les mains des habiles, plus funestes dans celles des ineptes, qui pourront rendre les bonnes combinaisons plus foudroyantes, mais aussi les fautes plus fatales, et qui, en tout cas, demanderont plus de savoir et de génie que précédemment. Ces facultés intellectuelles ont-elles progressé et progresseront-elles chez les militaires, en proportion de leurs instruments de lutte ? Nous voulons le supposer, quoique l'histoire moderne montre plusieurs exemples où les ressources de guerre actuelles étaient déjà trop vives pour le génie de leurs moteurs. Si maints généraux et amiraux ont perdu parfois de grandes batailles, ce n'est pas toujours pour avoir manqué de moyens d'action, mais souvent pour n'avoir su que faire de ceux qu'ils avaient entre les mains. A des chefs analogues, et le nombre en a toujours été assez grand, la vapeur et les meilleurs feux ne seront pas d'un aide bien secourable et ne serviront peut-être qu'à leur faire hâter eux-mêmes leur perte.

Si l'on voulait nous pardonner une comparaison vulgaire, en raison de sa justesse, nous ferions celle-ci :

Qu'on mette en présence, dans un tournoi, deux cavaliers, armés de sabres courts, montés sur des chevaux lourds, capricieux, peu délicats, qu'ils doivent éperonner sans cesse et qu'ils peuvent malmener à leur gré. On aura relativement le système de guerre de ce dernier demi-siècle.

Qu'on mette ces deux cavaliers sur des chevaux de premier sang, fougueux de tempérament, sensibles des barres, chatouilleux des flancs, et qu'on les arme de lances acérées. On aura relativement le système de guerre futur.

Si les deux cavaliers ne sont que de force médiocre, mieux eussent valu pour eux les premières montures et les premières armes, car dans le second cas la partie entr'eux sera presque l'effet du hasard ou des accidents.

Si les deux cavaliers sont tous deux habiles, la partie sera encore la même au point de vue des chances, dans le premier et dans le se-

cond cas ; sauf que dans celui-ci elle sera plus élégante, plus disputée, plus tragique peut-être.

Si l'un des deux cavaliers est beaucoup plus habile que l'autre, dans les deux cas il aura l'avantage, mais surtout dans le second, où il luttera presque à coup sûr.

Là se trouve, pour nous, le nœud de toutes les merveilles que, sans s'en rendre bien compte, on attend des perfectionnements modernes appliqués aux entreprises militaires.

Nous ne voulons point examiner en détail si, dans le tournoi qui aurait les eaux britanniques pour arène, tels cavaliers posséderaient, au point de vue de la dextérité individuelle, des avantages accentués sur tels autres. Mais ce que nous pouvons dire avec la certitude de n'être pas démentis, c'est qu'au point de vue de l'armement et du matériel, l'Angleterre, par les forces de son effectif, comme par la nature de son génie maritime, a une supériorité marquée sur tout autre Etat.

Elle n'a négligé jusqu'ici aucune des améliorations susceptibles de maintenir et d'augmenter sa force navale.

On sait toutes les nouveautés qui ont accompagné les expéditions de Crimée et surtout de la Baltique. On a vu par les débats récents du Parlement (séance du 18 mai) qu'une commission spéciale est chargée d'étudier toute la question de l'application de la vapeur à la marine militaire ; on a vu aussi qu'on s'efforce d'utiliser l'accroissement de la vitesse de locomotion pour un emploi très naturel, le choc, au moyen de vaisseaux-masses.

Par cette innovation qui, pratiquée en grand, pourra fournir de vraies charges de cavalerie navale, par d'autres créations récentes : l'emploi des chaloupes canonnières et batteries flottantes, sorte de tirailleurs et de fortification passagère appliquée aux combats de mer, le jeu de l'hélice suppléant à celui moins docile de la voile, les combinaisons d'une opération navale tendent de plus en plus, il est vrai, à se rapprocher de celles d'une opération sur terre et à diminuer, paraîtrait-il, la part du hasard et des accidents, pour augmenter celle de la volonté des chefs.

Mais, à son tour, la proportion gigantesque donnée, par ces perfectionnements mêmes, aux éléments *actifs* de la lutte et à leurs nombreux accessoires, agit en sens inverse de cette tendance, et peut frapper de mille incertitudes les plans projetés, par la grandeur même des moyens employés à les faire réussir. On se demande si toutes les rênes du mouvement pourront bien tenir dans une main d'homme, et l'on est frappé, à la fois, de stupeur et d'admiration en se représentant l'ensemble idéal de puissantes facultés, qui doit animer le cerveau

d'un chef capable de conduire à bonne fin toute expédition maritime future, ainsi que le fardeau de responsabilité qui reposerait sur lui.

Car, quel que soit son génie — et l'expédition de Napoléon en 1812 n'en est qu'une preuve affaiblie — il se présentera toujours assez de circonstances fortuites et difficiles, pour contrecarrer la marche d'une entreprise comprenant des bâtiments par centaines, des bouches à feu par milliers, une armée de terre avec ses trois armes, et embrassant à la fois toutes les opérations les plus périlleuses de la guerre. Et si l'on réfléchit qu'en outre la défense peut jouir de *tous* les avantages d'action de l'attaque, en subissant à un degré bien moindre les inconvénients qu'ils comportent, on voit que c'est surtout pour cette dernière que la lutte devient une question d'habileté et de bon emploi des nouvelles ressources.

Or, sous ce rapport, il n'y a aucun motif de croire prématurément à une infériorité de l'Angleterre. Le système futur n'a point été expérimenté de manière à pouvoir en tirer un pareil jugement, car les expéditions de la Baltique donnent bien plus la mesure des immenses difficultés de la tâche qu'une preuve que d'autres eussent fait mieux ; et le système en vigueur jusqu'à ces jours fournit maintes raisons en faveur d'un jugement contraire.

Dans le cas particulier d'une traversée de la Manche, nous pourrions ajouter que les avantages des inventions modernes appliqués aux opérations de la guerre, nous paraissent être en majeure partie du côté de la défense. C'est ce que nous essaierons de démontrer dans un prochain numéro, par l'analyse des trois opérations principales qui constitueraient une expédition de cette nature. *(A suivre.)*

FUSIL PRÉLAT-BURNAND.

Rapport de la commission chargée par la section vaudoise de la Société militaire fédérale de l'examen du fusil Prélat-Burnand.

Dans sa séance du 9 août 1857, la Société militaire vaudoise chargea une commission de faire des essais avec le fusil Prélat-Burnand et de l'étudier comme arme de guerre. Des essais furent faits près de Morges les 5, 6, 7, 8 et 17 juillet 1858. Le rapport sur ces essais devait être lu à l'assemblée générale de la Société militaire fédérale à Lausanne le 26 juillet 1858. Une grave maladie empêcha l'un des membres de la commission de s'occuper du rapport de la rédaction du rapport dont nous commençons aujourd'hui la publication.